

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Noirs silences**

Christiane Frenette, *La Terre ferme*, Montréal, Boréal, 1997, 156 p.

Marie Auger, *Tombeau*, Montréal, XYZ éditeur, 1997, 186 p.

Pierre Yergeau, *Ballade sous la pluie*, Québec, L'instant même, 1997, 150 p.

Marie-Claude Fortin

---

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38114ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Fortin, M.-C. (1998). Compte rendu de [Noirs silences / Christiane Frenette, *La Terre ferme*, Montréal, Boréal, 1997, 156 p. / Marie Auger, *Tombeau*, Montréal, XYZ éditeur, 1997, 186 p. / Pierre Yergeau, *Ballade sous la pluie*, Québec, L'instant même, 1997, 150 p.] *Lettres québécoises*, (89), 18-19.

Christiane Frenette, *La Terre ferme*, Montréal, Boréal, 1997, 156 p., 18,50 \$.

Marie Auger, *Tombeau*, Montréal, XYZ éditeur, 1997, 186 p., 19,95 \$.

Pierre Yergeau, *Ballade sous la pluie*, Québec, L' instant même, 1997, 150 p., 17,95 \$.



# Noirs silences

Un premier roman subtil, un deuxième dément et un troisième à l'écriture remarquable.

ROMAN  
Marie Claude Fortin

DANS UNE VILLE DU BAS-DU-FLEUVE, une petite ville qui pourrait bien être Matane, balayée par les vents, marquée par les marées, deux adolescents s'embarquent sur un radeau de fortune pour aller lancer leur vie à l'eau. Comme dans *L'Île-de-la-Merci*, ce beau roman d'Élise Turcotte où le drame d'une jeune fille violée allait faire éclater le destin d'autres jeunes filles, la disparition de ces deux garçons, dans *La Terre ferme*, de Christiane Frenette, va profondément bouleverser le quotidien de tous ceux qui les entouraient.

## Subtile et lucide

Celui d'une mère de famille à la vie trop rangée, qui ne cessera de se dire « Ça aurait pu être mes fils », « Ce pourrait être ma fille ». Celui de sa fille, une adolescente timide et réservée, fascinée par cet acte sans retour qu'elle n'aura jamais le courage, elle, de poser. Celui, aussi, d'une femme sans enfant, qui voit s'enfuir sa jeunesse et ses chances d'être mère, et qui fait des deux disparus ses anges, ses compagnons de solitude.

Premier roman de l'auteure des *Fatigues du dimanche* (Noroît, 1997) et d'*Indigo nuit* (Leméac, 1986), un recueil de poésie qui lui a valu le prix Octave-Crémazie, *La Terre ferme* de Christiane Frenette s'attarde à démontrer, avec beaucoup de subtilité et de lucidité, comment

le drame des uns peut servir de miroir aux autres.

Comment chacun des survivants avait besoin, en quelque sorte, de ce malheur ni trop proche ni trop loin, de ce fracas dans leur vie où couve le feu, mais où jamais rien n'éclate. L'une pour se rendre compte qu'on n'est bien que sur la terre ferme ; l'autre, pour avoir le courage de la quitter, le temps de grandir un peu. Chacun songera à ce à quoi l'avenir pourrait ressembler. Peut-être à ce « chien, sorte de héros du jour, qui entre et sort à sa guise en passant au travers d'une moustiquaire éventrée », forçant le sourire. Peut-être à cet « homme à onze heures du soir, au volant d'une voiture remplie de bagages », qui ne s'en va pas, mais qui vient vous rejoindre. L'avenir, écrit-elle, c'est aussi

une fenêtre ouverte dans une chambre, un vent chaud et mouillé qui s'infiltré, la pâleur de l'aube, [...] cette chambre pareille à un radeau qui regagne lentement la rive.

## Un roman dément...

Christiane Frenette est poète. Cela se sent, cela se goûte. Son roman a le rythme lent des valse tristes. Le mouvement hypnotisant des vagues. Autant la détresse, dans cet univers, a la douceur des tissus élimés, autant elle est diffuse, sourde, intangible, autant elle est, dans *Tombeau*, de Mario Girard (*alias* Marie Auger), directe, criante et brutale. Dès les premières pages de ce deuxième roman d'un auteur qui a pris le parti de fouetter ses lecteurs, on est happé par cet univers de folie, par ce délire paranoïaque, par ce désespoir sans merci, et c'est à nos risques et périls qu'on traversera *Tombeau*.

Marie Auger, c'est le pseudonyme sous lequel Mario Girard faisait son entrée en littérature, en 1996. C'était le nom de la narratrice qui signait *Le ventre en tête*, l'auteur jouant à fond le jeu de l'autobiographie fictive. Est-ce par désir, encore une fois, de voir son roman, placé par ordre alphabétique, aux côtés de ceux d'Hubert Aquin (son auteur fétiche, disait-il alors en entrevue, qu'il cite d'ailleurs abondamment), que Mario Girard a décidé de conserver ce nom de plume ? Toujours est-il que, cette fois, Marie Auger signe le roman, mais n'est plus narratrice. Celle qui s'adresse à un interlocuteur jamais nommé (nous ? son psychiatre ?) s'appelle aujourd'hui Maurice, à son grand désespoir.

Maurice, tu parles d'un nom pour une petite fille... Quelle idée a eue ma mère de m'affubler d'un tel prénom ?

On se retrouve, dans *Tombeau*, au centre du même univers que dépeignait *Le ventre en tête*, l'effet de surprise en moins. Il y avait, dans *Le ventre en tête*, du sordide, de l'automutilation, de l'autodestruction, du scatologique, du sang. Il y avait aussi des délires verbaux, des envolées lyriques, des jeux de mots à l'inventivité réjouissante. Il y a, dans *Tombeau*, exactement les mêmes ingrédients, à quelques variantes près. L'héroïne du *Ventre en tête* était obsédée par le désir de porter un enfant. Ici, Maurice, qui vit dans un hôpital psychiatrique (dans la même chambre qu'occupait Hubert Aquin), tombe enceinte chaque mois et se martèle le ventre (entre autres procédés maison) pour avorter. Asthmatique, grosse fumeuse, constipée chronique, affublée



Christiane Frenette



Mario Girard alias Marie Auger

d'un kyste pilodinal (au besoin, consultez le lexique que l'auteur a placé à la page 149), elle est obsédée par l'eau, par la chasse d'eau, par les mots, surtout, avec lesquels elle joue comme on joue aux dés. On les brasse, on les jette, et l'on voit ce que ça donne. Ce qui nous vaut, parfois, de belles trouvailles, (« Je suis tombée dans le dictionnaire quand j'étais petite et je me suis noyée. Tous les livres sont des océans à leur façon et je me suis noyée dans le plus profond ») ; parfois, des phrases creuses (« Je voudrais monter dans un robot culinaire et faire un tour de ce manège, comme dans une foire militaire »), ou carrément maladroites (« Je ne veux pas me faire transmettre cette rage de faire de mes rêves des briques d'une réalité frappante »)...

« Folie n'est pas déraison, mais foudroyante lucidité », est-il écrit en épigraphe, et répété dans le roman. Il y a, dans l'écriture de Mario Girard, un amour fou pour les mots, une force certaine, une énergie brute. Mais à lire ce second roman, on ne peut s'empêcher de souhaiter voir son auteur explorer d'autres univers que ceux de la démence.

## Une écriture remarquable

Pierre Yergeau, lui, persiste et signe, et se réinvente à chaque roman. De l'un à l'autre, on retrouve la même écriture, d'une douloureuse beauté, dans des univers différents. L'enfance heureuse, dans *Tu attends la neige*, *Léonard*, l'angoisse de la fin de siècle, dans *1999*, l'Abitibi des années noires, dans *L'écrivain public*. Cette fois, l'auteur nous emmène dans un Montréal glauque, inquiétant, une ville comme un zoo, la nuit, où évolue Samuel Malard, privé désillusionné, sans le

sous, poète et compteur d'étoiles. Parti à la recherche d'un professeur de littérature d'enquête mystérieusement disparu, Malard, grand admirateur d'Auguste Dupin, nous entraîne dans les méandres d'une intrigue tournant autour d'une lettre volée qui rappelle celle, célèbre, de Poe. Une de ces « fictions » à la Borges, énigme en trompe-l'œil, qui ressemble un peu trop à un exercice universitaire pour tenir en haleine les amateurs de vrais polars. N'importe, ce que l'on retient de ce cinquième roman de Pierre Yergeau, c'est encore et toujours cette écriture remarquable, poignante, ces moments de pur bonheur. Quand Malard, par exemple, se rappelle l'éblouissement qui avait suivi sa découverte des *Histoires extraordinaires*, de Poe :

*Je lisais dans l'éparpillement du temps avec une ferveur religieuse. Chaque mot irradiait une petite lumière qui m'aurait permis de lire le livre la nuit. [...] J'avais quitté mon corps, j'avais quitté l'école, je me baladais dans les petites rues louches du faubourg Saint-Germain.*

C'est pour ces moments de grâce que l'on aime Pierre Yergeau. Et qu'on le retrouve, à chaque nouveau roman, avec une joie renouvelée.



## NOTRE PLAISIR D'ÉDITER : VOTRE PLAISIR DE LIRE !

**Jean Perron**

Auteur de sept recueils de poésie. Jean Perron signe ici son deuxième roman. L'auteur nous entraîne sur des routes minées de mirages.



Un roman actuel, d'une écriture poétique, fragmentée, aux images puissantes...

Quand un mystérieux camionneur le recueille, l'autostoppeur Jérémie Langelot connaît déjà les malheurs que la « nouvelle économie » peut entraîner, dans le jeu de dominos des coupes de postes et de la dégringolade sociale.

Jusqu'où le cauchemar peut-il continuer dans une société en pleine décomposition ?

172 pages

18,95 \$

**Bernard Assiniwi**

Auteur de trente-quatre livres sur les Autochtones, chercheur en histoire. Bernard Assiniwi a remporté le Prix littéraire France-Québec 1997.



Ikwé, c'est la femme. Elle est Algonquienne. Ikwé, c'est la femelle. Celle dont on a dit qu'elle était moins importante. Ikwé découvre d'abord qu'elle n'est peut-être pas si peu importante. Elle découvre ensuite qu'elle peut donner la vie, ce qui la rend beaucoup plus importante...

À la fois insoumise et respectueuse des traditions, Ikwé nous dévoile peu à peu les discriminations subies.

108 pages

14,95 \$